

Souvenirs de Salamanque (1880-1886)

Marie-Joseph Lagrange des frères Prêcheurs

Un des derniers articles du père Lagrange. Écrit à Saint-Maximin, il parut dans la revue *La Vie dominicaine*, 3 (1937), p. 179-183, 221-225 et 244-248. Il évoque le temps du noviciat, des études théologiques et de l'ordination sacerdotale. Comparer ces pages avec *Au service de la Bible, Souvenirs personnels*, Paris, Cerf, 1967, p. 282-288, rédigées en 1932. Le père F.-M. Braun a cité quelques pages du présent article dans son livre *L'Œuvre du père Lagrange*, Fribourg, Saint-Paul, 1943, p. 8-13. L'article est daté : « Saint-Maximin, en la fête de saint Pie V » (5 mai).

In *L'Écriture en Église*, Paris, Cerf, 1990, pp. 85-99.

Ils obsèdent ma pensée, ces souvenirs, depuis qu'on m'a montré une vieille photographie... À Salamanque, près de la Croix au pied de laquelle, dit une tradition, saint Vincent Ferrier ressuscita un mort, des dominicains sont groupés, presque tous très jeunes : le noviciat-collège de la province de Toulouse et ses lecteurs, jeunes aussi. Aucun arrangement protocolaire, si ce n'est que le père Cormier, provincial, occupe à peu près le centre. Cette photographie doit dater de l'an 1881. Plus de cinquante ans se sont écoulés. Parmi tant de frères, tous compagnons intimes, tous aimés, je ne reconnais presque plus personne... Que sont-ils devenus ?



Cette vision du passé, d'un passé si vivant, tressaillant de tant de promesses, aurore et crépuscule, charme attendri et douloureux ! C'est plus que de la mélancolie, c'est le cœur qui chavire dans cette évidence du peu que nous sommes. Comment échapper à cette étreinte, à cette angoisse, sinon en essayant de fixer ces souvenirs ? L'enchantement oppresseur sera peut-être rompu en perdant ses vagues contours insaisissables, sa séduction décevante. L'image radieuse va bientôt se résoudre en cendres, mais plutôt elle se transformera en espérance. Le passé et l'avenir s'uniront dans

l'amour de Dieu qui animait toutes ces âmes. Elles lui étaient vraiment données, et déjà le plus grand nombre a reçu sa récompense. Pourquoi ne pas courir à leurs suffrages pour obtenir miséricorde ? Pourquoi ne pas faire connaître à d'autres un épisode de l'histoire dominicaine qui fut le point de départ d'un bien sérieux accompli ?

Donc le 4 avril 1880, quand nous fûmes réunis dans la bibliothèque de Saint-Maximin pour adresser nos vœux de fête au R. P. Vincent de Pascal, prieur du couvent, il nous annonça que le gouvernement allait dissoudre les communautés religieuses par décrets et, en cas de résistance, procéder à l'expulsion des religieux de leurs couvents.

Nul parmi nous ne fut atterré par cette nouvelle. Si des défections se produisirent, ce fut beaucoup plus tard. J'exprime surtout les sentiments des novices et étudiants dont je faisais partie, mais ils ne faisaient que se joindre à l'unanimité des Pères. On ne voyait dans cette mesure qu'une occasion de confesser la foi en Jésus-Christ, d'affirmer les droits de l'Église, de demeurer fidèle à sa vocation, même au prix d'un exil, peine très grave, à laquelle les plus jeunes religieux ne pouvaient échapper, leur formation étant à ce prix. Aucun découragement ; au contraire davantage de ferveur, avec l'élan et l'enthousiasme des jeunes années. Vint la fête de la Nativité de saint Jean-Baptiste : dans mon ignorance un peu prétentieuse, comme c'est d'ordinaire le cas, je m'étonnais que l'office ne contînt pas un mot sur l'héroïsme de ce martyr de la loi morale. Je n'avais pas compris que l'Église n'avait pas voulu altérer, par une vision de sang répandu, la blancheur de cette faible lueur qui précède l'aurore triomphante. La fête du *Magnificat* et du *Benedictus*, dans les collines de Juda, fleurait le parfum des vignes renaissantes et faisait écho au chant de la tourterelle. La Décollation de saint Jean-Baptiste vint, s'accordant mieux à notre disposition. Étrangers, dans un noviciat strictement clos, à tous les bruits de tractations pour adoucir la brutalité officielle, nous avons hâte de consommer notre sacrifice. La reprise des études fut quelque peu troublée, mais non pas le travail intérieur de réforme. Les recommandations du père Maître, les résolutions prises, abondamment couchées sur mon cahier réservé aux choses spirituelles, sont seulement interrompues par ces mentions laconiques : 30 oct. Expulsion, 1^{er} nov. À Lourdes, 4 nov. Arrivée à Salamanque.

Cette expulsion fut cependant assez dramatique. Plus tard, au second attentat à la liberté, on se dispersa sans mot dire. On désespérait d'émouvoir le moins du monde un public habitué à ces jeux de force. En 1880, le sentiment du droit était plus vivant. On ne traitait pas de « guitare » la liberté individuelle, l'inviolabilité du domicile. Le père de Pascal résolut de ne céder qu'à la force, sans répondre cependant à la violence toute-puissante par de petites représailles qui n'auraient pas atteint les vrais coupables.

La porte du couvent fut consolidée et subit un assaut qui dura presque une matinée. Elle céda enfin sous des coups redoublés, aux yeux de la population sympathique et frémissante d'indignation. C'est à peine si de loin nous entendîmes quelque bruit, étant sagement groupés dans notre salle commune, attendant et égrenant le rosaire. Les gendarmes entrèrent, plutôt attristés de sévir contre un gibier qui n'était pas le leur. « Allons, Messieurs, sortez. Nous ne voulons pas vous faire de mal. » La consigne était d'attendre que ces braves gens nous eussent touché l'épaule, sommation par voie de fait. Nous sortîmes en silence, sauf une petite harangue prononcée par le frère Innocent Gayraud, qui mourut député, et que les gendarmes écoutèrent bénévolement.

Quelques instants après, nous étions réunis dans la demeure hospitalière de la famille Rostan qui avait fourni autrefois au couvent son prieur lors de la Grande Révolution (1786-1789).

Le soir même, nous prenions le train à Marseille, et le 1^{er} novembre au matin nous chantions la messe de la Toussaint dans la première basilique de l'Immaculée-Conception. « Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice », avait dit le Seigneur. Et en effet nous étions heureux, à la veille de quitter une patrie tant aimée, de la joie promise par Jésus-Christ.

Le 2 novembre, messe au Grand séminaire de Bayonne, où nous étions entraînés par les voix souples et sonores de ces Basques et de ces Béarnais, si naturellement chanteurs et chantres.

C'est le 4 novembre, par une froide matinée, que nous entrâmes dans le couvent de San-Esteban, un des plus illustres foyers de la théologie dominicaine, avec les souvenirs des Victoria, des Medina, des Bañez et des deux Soto, symbolisés par deux mains jointes étreignant un flambeau. Nous y fûmes fraternellement introduits par les Pères de la province d'Espagne alors renaissante.

Bien des Français se sont étonnés de nos jours de ce qu'ils ont pris pour un revirement soudain des croyances de l'Espagne ; la nation qui passait pour la plus catholique devenue la plus haineuse envers le catholicisme ! Ils avaient donc oublié la guerre longue et farouche, en grande partie religieuse, qui déchira la péninsule de 1833 à 1840 et qui anéantit tous les ordres religieux. Sous le gouvernement d'Alphonse XII (roi de 1874 à 1885), les congrégations se reformèrent. Parmi les dominicains chassés de leurs cloîtres, mais demeurés fidèles à leur vocation, plusieurs avaient exercé un apostolat improvisé dans les campagnes, prêchant en plein air. Ceux qui survivaient s'étaient groupés de nouveau, avait reconstitué la

hiérarchie, ouvert des noviciats¹. L'œuvre était à peine ébauchée. Ils eurent cependant le grand cœur de nous offrir le célèbre et admirable couvent de Salamanque, avec son église, son chœur, ses cloîtres, ne se réservant qu'une aile où ils formaient une petite communauté distincte. Les religieux de la province de Toulouse étaient bien chez eux, avec leur prieur, sous la juridiction de leur provincial qui avait seul droit d'y faire la visite. L'église était un foyer commun pour la prédication et les confessions, mais le chœur était tenu par les Français.

Quand nous arrivâmes, les réparations n'étaient pas encore terminées. Il manquait des vitres à mainte fenêtre. On portait son pot à eau de la cellule au réfectoire. Mais enfin tout s'arrangea. L'harmonie fut parfaite entre les deux communautés. Quand on les rencontrait, les vénérables vieillards avaient un sourire bienveillant pour nos jeunes. Ceux-ci – « cet âge est sans pitié » – prétendaient que quand le père Monterde tranchait en chaire la tête d'Holopherne, Judith le frappant à droite et à gauche, le geste bien asséné allait de gauche à droite. Le père Solla en voulait aux Français surtout à ceux du bois de Boulogne, mais si peu ! Ils lui avaient offert un bol de lait à 0,50 centimes, puis avaient sans vergogne élevé ce prix à 1,50 quand il exigea de voir traire la vache. Le record de l'originalité appartenait au dernier théologien officiel de l'université de Salamanque. Ayant fait bâtir un contrefort pour arrêter un mur qui menaçait ruine, il l'avait dédié, dans une inscription en majuscules : « À Christophe Colomb, son (admirateur) passionné Pedro Manovel. »

N'importe ! Quand quelqu'un de ces vétérans de l'apostolat montait en chaire, on était sûr que beaucoup de personnes demanderaient à se confesser et ceux des nôtres qui savaient assez d'espagnol se tenaient prêts à les accueillir. Les jeunes religieux espagnols étaient encore moins nombreux. Le père Justo Cuervo, avec lequel j'ai suivi le cours d'hébreu à l'université, est mort jeune. Le père Arintero est devenu un docteur mystique très écouté. Il est mort en odeur de sainteté, et les fidèles aiment encore à déposer des fleurs sur sa tombe.

Je n'essaierai pas de décrire en détail ni Salamanque ni l'établissement dominicain. La ville est assise sur les rives du Tormès, surtout sur une seule rive qui s'élève rapidement en gradins. Au point culminant l'église des pères jésuites qui dirigeaient le séminaire, grand et petit, ou, comme on disait, le séminaire *conciliar*, institué par le concile de Trente. D'une belle galerie ouverte, en forme de promenoir, l'œil plongeait sur la partie basse où était assis solidement le couvent dominicain de

¹ On sait dans tout l'Ordre que le R^{me} père Larrocca était un de ces anciens religieux, devenu un des Pères de la Province nouvelle, et nommé général par l'Ordre heureux de voir reflurir la vie dominicaine au pays de notre saint Fondateur.

San-Esteban avec son église moins élégante que celle des pères jésuites, et plus massive, mais dont le style un peu lourd était égayé par une façade entièrement sculptée, avec, au centre, le martyre de saint Étienne.

La cathédrale *vieja*, du XII^e siècle, existait encore, mais le culte avait émigré presque entièrement dans une église plus vaste, bâtie au XVI^e siècle. Des deux côtés de l'autel, dans des urnes d'argent, les corps de saint Thomas de Villeneuve et de saint Jean de Sagoun. Ce dernier était le plus populaire. La légende racontait que, gêné dans ses études par les moustiques, il les avait exorcisés et chassés de la ville. Et de fait on n'en souffrait aucunement. Le palais de l'université étonnait par sa façade ouvrée d'entrelacs à peine saillants dans sa partie basse, mais avec un relief de plus en plus profond à mesure que l'œil s'élevait, lui offrant ainsi une impression unique. Quelques palais. Le plus beau était agrémenté sur toutes ses faces de coquilles en relief, émergeant des pierres de taille. Et tous ces monuments qui étincelaient de cette couleur d'un jaune ardent que Théophile Gautier comparait irrespectueusement à l'aspect d'une dinde rôtie. Mais Salamanque possède une nuance spéciale, car le jaune y prend une teinte rosée. On dirait que le soleil levant s'est incrusté dans la pierre éprise de ses rayons.

Le couvent de San-Esteban était adossé à l'église par un cloître du même style, vraiment triomphal, du temps où le soleil ne se couchait jamais hors des possessions de l'Espagne. On y montrait une porte qui semblait servir de passage : elle était murée à l'intérieur sauf une petite grille. Sainte Thérèse, disait-on, s'agenouillait dans une chapelle de l'église. De l'autre côté et, presque sans quitter le cloître, le père Bañez entendait sa confession et lui donnait l'assurance du caractère divin de son oraison.

Le chœur des religieux était au-dessus des premières travées de l'église, à partir de l'entrée principale. Avec ses stalles de bois sculptées, son immense pupitre au centre, c'était bien le large foyer de la prière canonique. L'office de nuit y conservait son mystère, soigneusement préservé de cet éclairage *a giorno* que l'électricité nous inflige. Les voix semblaient tomber dans le vide à l'extrémité de la balustrade, incertaines de leur chemin, dans la nuit à peine éclairée par la veilleuse du sanctuaire. Mais elles s'élevaient avec les colonnes, glissant le long des voûtes pour atteindre enfin l'hôte invisible du tabernacle, que la pensée avait déjà atteint.

Même le jour on n'apercevait pas l'autel, si éloigné que le prêtre après son *Dominus vobiscum* devait attendre durant un temps appréciable la réponse du chœur, *et cum spiritu*.

La Vierge du Rosaire trônait très haut dans l'un des bas-côtés. À l'occasion de sa fête, elle descendait presque sur l'autel, et, la fête terminée, elle s'élevait à sa place ordinaire, regardant toujours les fidèles, grâce à une antique machine en bois dont les grincements étaient couverts par les supplications et les appels : « Marie, ne nous quitte pas ! » Nous étions quelque peu surpris, mais non choqués, de ces démonstrations d'une piété très sensible, comme au jour de la Pentecôte, où l'on nous lançait des voûtes une colombe, qui se réfugiait craintive auprès d'une robe blanche, ou lorsque nous portions une massive et très pesante statue de la Vierge. Elle s'avancait le cierge à la main pour la cérémonie de la Purification, apportant à l'autel un panier contenant une paire de pigeons et un gâteau, largesse au sacristain !

Le noviciat était complètement séparé du couvent, avec ses petites cellules, pas très éclairées ni aérées, mais où le novice était seul avec Dieu². Une véritable petite église occupait le centre, avec une voûte élevée, le long d'un jardin bien clos, et tout à fait en friche. Nous y plantâmes un pommier en souvenir de celui où sainte Thérèse a vu une image du Sauveur, le doux *manzano*.

Dès les premiers jours, on reprit l'office de nuit et toutes les observances, exactement comme à Saint-Maximin, sans que ce cadre somptueux pût faire oublier le recueillement du vieux couvent gothique. On regrettait aussi les promenades si pittoresques dans les collines auréliennes, en face de Sainte-Victoire, la victoire de la latinité. Les plateaux dénudés de la Castille n'ont pas l'attrait des collines boisées de la Provence, ni leur parfum de thym et de lavande. À peine si quelques boqueteaux prêtaient leur ombre pour la halte, et les bords mélancoliques du Tormès rappelaient les fleuves de Babylone où les fils d'Israël gémissaient de leur exil. Mais si l'on ravivait la mémoire de la Sainte-Baume, qui conserve le souvenir de sainte Madeleine, on se disait qu'Alba de Tormès contenait le corps de sainte Thérèse.

La distance était la même – et sans montée – de sorte que les plus vaillants, partis de bonne heure, franchissaient gaiement dix-huit à dix-neuf kilomètres pour aller dire ou entendre la messe au couvent des Carmélites. Le saint corps reposait – et repose encore – dans une châsse placée au-dessous de l'autel, derrière des barreaux qui paraissaient de bronze, à moins qu'ils ne fussent de bois peint ! Lors du centenaire de la Sainte, ils se révélèrent être d'argent. Les espagnols nous expliquèrent avec une ironie discrète qu'on les avait peints en bronze durant les guerres napoléoniennes, pour les soustraire à la cupidité des soldats français ! À cette même

² On me dit que ce vieil édifice a été démoli.

occasion, on ouvrit un guichet qui permit d'entrevoir la cellule où mourut Thérèse de Jésus, dans un élan d'amour.

À droite de l'autel, c'est-à-dire du côté de l'épître, son cœur est enfermé dans un cristal très limpide, de façon à être vu et vénéré des fidèles dans l'église, et des religieuses dans leur chœur. Le globe de cristal est ouvert par en haut, comme si on voulait permettre à ce cœur de respirer encore. On a beaucoup parlé des épines qui en sont sorties pendant la guerre civile (vers 1833). Je n'ai pu distinguer qu'une sorte de poussière en dessous de la pointe du cœur, composée, semble-t-il, de petites parcelles détachées. De cette poussière sortent comme des joncs pointus. Ce n'est là que l'impression d'une observation souvent renouvelée, mais qui doit être subordonnée aux résultats d'une étude rigoureuse et scientifique qui a sûrement été publiée, mais dont je n'ai pas connaissance.

Dans l'église, on a conservé le caveau en pierre où a d'abord été déposé le saint corps. Quelques-uns ont cru, à certains jours, y percevoir ce parfum céleste que les Italiens nomment une odeur de Paradis. Ce qui était plus évident et plus efficace, c'était l'ascendant toujours plus bienfaisant de la *mistica doctora*, comme chanta toute l'Espagne durant les fêtes du centenaire. Dans cette solitude, hanté de si hauts souvenirs, la doctrine de sainte Thérèse attirait vers l'oraison, qu'elle a décrite avec un charme inégalé, prêchée avec une conviction contagieuse. Comme le père Cormier aimait à le dire : le brasier étant allumé, il suffisait d'y répandre quelques grains pour que se dégageât et montât vers Dieu l'encens de la prière.



Solitude, oui, incomparablement plus entière que ne l'est aujourd'hui celle d'un couvent en France. Le chemin de fer ne servait guère que pour

les voyages en France, rarement accordés. Point de « cars ». Personne n'était autorisé à visiter l'Espagne, ni Madrid, ni Tolède, ni Séville, ni Grenade ; noms chantants de capitales conquises, de cités de poésie et de rêves. Peu de nouvelles de France. Les journaux ne pénétraient pas au noviciat. La prière et l'étude, leur alternance harmonieuse, c'était toute la vie.

Une chartreuse, alors ? Était-ce le moyen de préparer des ouvriers apostoliques ? Peut-on agir sur les hommes de son temps sans connaître leurs tendances, la situation des esprits, l'état de la société, au moins par la littérature ? Vieille question, mais que l'Ordre de Saint-Dominique a toujours résolue dans le même sens. Car enfin elle est dominée par cette autre : qu'est-ce que les hommes demandent de nous ? Et à cette interrogation, la réponse est claire. S'ils ont recours à nous, c'est pour que nous leur transmettions la science des saints..., ou du moins la science qui fait les chrétiens, la vérité catholique enseignée par l'Église. Entendons-nous. Cette science aura toujours des lacunes, elle est aussi susceptible de progrès, elle doit être mise au niveau du progrès incontestable des méthodes scientifiques. Les sciences de nos jours, bien connues, sont un auxiliaire indispensable pour la philosophie ; l'érudition a étendu prodigieusement le champ de l'histoire ; les inscriptions, révélant des langues, des institutions, des faits inconnus, nous ouvrent le milieu dans lequel a grandi la doctrine du salut ; il faut se rendre compte de ce qui a été un obstacle ou un secours pour la pénétration du christianisme. Qui dira quelles lumières projettent ces études plus approfondies sur la Personne divine et humaine de Jésus ? L'horizon est immense, la route difficile, les chemins différents, mais le but est le même. La science sacrée, nul ne peut en posséder à fond tous les éléments : il faut se partager une tâche écrasante. Exigera-t-on de nous en plus une compétence surnuméraire en agriculture ou en industrie ? Sous prétexte de montrer sa sympathie pour tout ce qui est humain, ou social, comme on dit aujourd'hui, faudra-t-il qu'un séminariste ou un jeune religieux soit au courant de ces problèmes dont les spécialistes cherchent encore la solution ? Un confesseur sera-t-il obligé de lire tous les romans parus pour savoir s'il doit en tolérer la lecture ? Essayez de parler à un paysan des avantages de telle ou telle machine, des chances qu'il a de vendre son blé à tel prix. Un sourire narquois sera pour vous une leçon infligée par le bon sens. Non, non, ce n'est pas ce qu'il veut savoir de vous !

Je m'emporte, peut-être par ce que j'ai entendu dans une voiture publique des séminaristes, au retour d'un congrès, discutant sur l'équilibre de la vente et de la production. Ne leur demandez pas s'ils ont lu la Cité de Dieu de saint Augustin ou l'apologie d'Origène contre Celse. Et plutôt à Dieu qu'ils eussent quelque intelligence du Nouveau Testament, car c'est de ce point que viendront s'informer auprès des hommes d'Église, les élèves de

l'École normale supérieure. Le Dieu du prophète Osée³ se plaint que son peuple périt faute de connaissance... Où la trouvera-t-il ? Voici que le prêtre lui-même l'a rejetée. Alors, dit Osée, Dieu le rejettera de son sacerdoce. On cherche la sympathie, on ne recueille que la dérision. À un industriel qui a soif de la parole de Dieu, vous parlez de ses métiers ou de ses hauts fourneaux. Vous pensez qu'un littérateur sera heureusement surpris que vous ayez lu le dernier roman. Non, lui et tant d'autres jugeront que vous avez dérogé.

Voilà qui est bien grandiloquent. Disons si vous préférez qu'ils rêvaient d'une auréole et n'aperçoivent sur notre front que – je vous laisse le choix de désigner la coiffure que vous préférez... chapeau ou casquette... Sachez tout ce qu'on peut savoir, personne ne s'y oppose, mais subordonnons tout à la science ecclésiastique qu'on réclame de nous.

Au surplus, je me suis égaré, j'en conviens. Je voulais seulement justifier la méthode dominicaine à Salamanque par le fait de ces étudiants qu'on eût crus impropres à l'action, parce qu'absorbés par la méditation et l'étude.

Il était parmi nous, et aussi attaché qu'aucun autre à la prière, cet héroïque père Gilles Vilanova, l'explorateur intrépide des forêts du Brésil, poursuivant vainement les Indiens pour les amener à la foi, ou pour endurer de leurs mains le martyre. Et quand il les eut enfin atteints, il sut les grouper, véritable fondateur d'une bourgade nouvelle Conceição, la petite cité de l'Immaculée-Conception... C'est aussi de Salamanque que sortit le futur évêque de la Mission, le père Dominique Carrérot, dont la figure ouverte, presque avec des traits d'enfant, ne révélait pas alors l'indomptable énergie, et aussi leurs collaborateurs, les pères Blatgé, Wolztyniack, Llech, dont la vie entière, s'est passée au Brésil, le père Hyacinthe Lacomme qui, durant plusieurs années, a dirigé la mission. Le père Hilarion Tapie était à Salamanque professeur de philosophie et sous-maître des novices. Lui aussi se rendit au Brésil comme visiteur et en rapporta un livre fort agréable sur la vie des colons et des indigènes. Durant plusieurs années, et dans des temps très difficiles, il assura la direction de la Province et sut sauvegarder une existence alors très précaire.

Était-il si mal préparé à une action sociale, ce père Innocent Gayraud, tellement épris de problèmes spéculatifs qu'il nous est arrivé de commencer à la porte du couvent une discussion théologique qui n'était point terminée au seuil des pères carmes d'Alba de Tormès ? Si l'on a pu lui faire un reproche, c'est d'avoir prématurément abordé, dans une lutte

³ Os 4, 5-6.

contradictoire avec les maîtres du socialisme, Guesde et Jaurès, puis à la tribune de la Chambre des députés, des problèmes qu'il eût dû élucider d'abord dans leurs principes théologiques, selon la méthode constante des documents pontificaux dont on n'imite pas toujours la réserve quant aux applications techniques, réservées aux spécialistes compétents. Sorti de l'Ordre pour avoir toute sa liberté, il fut rapidement exténué et comme brûlé par une existence trop active.

Il faudrait mentionner bien d'autres bons ouvriers du Seigneur. Aucun, je pense, n'a regretté ces années consacrées à la formation de l'esprit et de la volonté dans une retraite austère, dans cette application à la réforme intérieure, qui dispose normalement aux grâces de choix que Dieu confère enfin en vue de l'apostolat.

Si la solitude était absolue, la nuit spirituelle ininterrompue, les forces humaines succomberaient enfin, car la lutte est dure et de tous les instants. Dieu est trop infiniment bon pour écraser l'âme ; il semble parfois l'abandonner à sa misère, comme une balayure roulée sur le sol : *adhaesit pavimento anima mea*. Mais cette solitude est animée par le contact des saints et des saintes dont on découvre les histoires, encourageantes et consolantes. Cette nuit s'éclaire de plus en plus des clartés de la doctrine mystique et théologique, sous la lumière de Dieu. Pour nous guider dans cette voie, qui a ses dangers, nous avions à Salamanque un excellent Père maître, le père Albert Gebhardt. Sa santé était délicate, même gravement atteinte. On eût dit qu'il n'avait qu'un souffle, et ce souffle était d'en haut : *vivere di spirito*, eût dit un Italien. Très timide et réservé, il ne s'imposait à personne, et plus d'un n'a guère que côtoyé cette autorité qui paraissait si frêle. Si l'on voulait vraiment être dirigé, on était surpris de son énergie. Il n'encourageait guère les mortifications extérieures, mais réprimait impitoyablement les soubresauts de la volonté propre, avec plus de compassion des faiblesses du cœur. Ses instructions défiaient l'analyse : il était impossible d'en énumérer les points. Mais pendant cette demi-heure, on se sentait envahi par une influence très attachante, qui introduisait insensiblement les âmes dans les régions de l'oraison affective. On m'a dit depuis qu'il devait beaucoup à Alvarez de Paz. Malheureusement, sa mauvaise santé ne lui permit pas de continuer son office de Père maître. Il ne fut pas remplacé immédiatement et ce temps d'interrègne ne fut pas sans d'assez fâcheuses conséquences. Après lui, le père Lambert saisit les rênes d'une main plus ferme. Et certes, le cheval bondit, le flanc déchiré par l'éperon, mais une main caressante sur son col et dans sa crinière l'excite peut-être davantage à gagner le prix de la course.

Le priorat fut vacant dès l'origine, le père de Pascal, occupé, en France, à sauver du couvent ce qui pouvait être sauvé, ne vint jamais à

Salamanque. Le R. P. Cormier, alors provincial, conféra l'autorité priorale au père Étienne Gallais, de tranquille mémoire qui, dès ses débuts dans la vie religieuse, parut solidement établi dans une vertu sans éclats, toujours constante, bienveillante à tous. Ce sentiment du devoir le conduisit au Brésil où il mourut en faisant sa visite canonique de provincial. Son capuchon, rabattu presque sur les yeux, était comme le symbole de son recueillement, principe d'une activité toujours discrète. Me permettra-t-on un trait qui n'est pas insignifiant, telle est la bonté qui s'en dégage ? Ayant résolu comme régent de m'appliquer à l'Écriture sainte, il avait scrupule de mettre dans mes mains un texte hébreu édité par des protestants⁴. Alors il copiait de sa main les passages qu'il me faisait étudier. Et si je suis encore ému de cette attention, combien ne lui suis-je pas reconnaissant de tant de bons conseils de l'ordre spirituel ?

Au-dessus des autorités normales du couvent apparaissait le père provincial, d'abord le père Cormier, puis le père Colchen. Qui n'est familier dans notre Ordre, même parmi les Tertiaires, avec la figure, au sens plein, du père Cormier, vraiment une grande figure. C'est sous ses traits qu'on se représente le plus volontiers saint Bernard. Et n'a-t-il pas, à son image, puisé dans une vie intense de contemplation, une énergie sans défaillance pour le ministère extérieur ? Nous n'entendons pas comparer son action à celle du dernier des Pères de l'Église, qui s'étendit à toute la chrétienté. Cependant, à un rang moins élevé, c'est la même harmonie entre la vie mystique et la vie active, dont le père Cormier poursuivait très consciemment l'idéal. On s'ouvrait à lui comme malgré soi, tant il inspirait de confiance, tant on était sûr d'obtenir la décision qu'il fallait, l'encouragement qui la rendait acceptable et presque douce.

Le père Colchen, d'apparence grave et presque froide, eût plutôt intimidé le novice et fermé son cœur, si l'on n'avait entendu sur ses lèvres, sorti du fond de son âme, un ardent appel à la perfection, même à la sainteté. Le cas était sans doute assez rare, car il parlait peu. Mais quelle éloquence dans ses actes ! Atteint d'une maladie de la moelle épinière, toujours appuyé sur son bâton, on le voyait s'avancer lentement dans le chœur pour assister à la messe chantée à huit heures et demie. Et l'on savait qu'il venait de la gare et qu'il ne dirait sa messe que plus tard, après ces heures si pénibles d'attente nocturne dans la gare sordide de Medina del Campo. Sa pauvreté était telle qu'un jour, il exigea du frère Élie de Poumeyrac qu'il lui arrachât une dent, solidement attachée à une ficelle. Je veux bien qu'on en rie, mais à la condition de s'incliner très bas devant l'acceptation simple et sans plainte de ses souffrances presque ininterrompues. Sa prédication était simple. Il n'était pas ce qu'on appelle aujourd'hui un intellectuel. Mais nul plus que

⁴ Léon XIII autorisa peu après ces sortes d'éditions.

lui n'était convaincu de devoir impératif pour un dominicain de se livrer à l'étude. À son ordinaire, il ne s'appuyait que sur un motif de foi surnaturelle. L'Ordre de Saint-Dominique a fourni des docteurs, et des docteurs canonisés. Un dominicain doit donc unir la science et la prière ; le devoir est clair, chacun doit s'y tenir. Et c'est sûrement par ce principe de foi que le père Colchen offrit efficacement son concours pour la fondation de l'École biblique de Jérusalem.

Comme provincial, le père Cormier prêcha la retraite en septembre 1881. Le père Colchen lui ayant succédé dans cette charge, prêcha les retraites de 1882 et 1885. Nous eûmes en 1883 le père Manuel. Le père Manuel ! Idéaliste superbe, ses cheveux se dressaient sur sa tête comme une couronne de flammes. Sous le grand cloître, il nous racontait avec un reste de fierté, qui perçait sous la bonhomie, comment républicain bourgeois de la veille, il avait cassé son parapluie de rage, étant refoulé pour faire place au carrosse de Louis-Philippe. Depuis, cœur humble et soumis, avec une candeur d'enfant. « Laissez d'abord les fidèles prendre leur billet », disait-il à ses novices dans la gare de Marseille. Puis, de nouveau, le coup d'aile. En passant dans les rues de Salamanque, il avait vu des portails dont le marteau était à la portée de la main d'un cavalier. « C'est par cette porte, nous disait-il, qu'on entre dans l'Ordre de Saint-Dominique ; pour y frapper, il faut se dresser sur ses étriers. »

En 1884, ce fut le tour du père Lambert, qui préluda ainsi à ses fonctions de maître des novices. Il prêchait la retraite aux ordinands, ne fussent-ils que trois ou quatre, avec cette fougue, presque cet emportement, qui avait fait vibrer toutes les cathédrales du Midi d'une terreur sacrée, quand il prêchait sans ménagements la vraie parole du salut.

Telles étaient les diversions de cette vie monotone à l'extérieur, mais riche en expériences intérieures.

Tels étaient les grands événements de cette vie tout intérieure, qui n'était pas même coupée durant les vacances par un séjour du noviciat à la campagne. La première année, en 1881, on s'était rendu en août à Montes-Claros, dans un petit couvent des montagnes de la Galice, parmi les religieux espagnols. Ce fut la seule sortie. Depuis on passa l'été à Salamanque. La chaleur y était sûrement moins pénible que l'hiver où nous étions souvent obligés de casser la glace pour nos ablutions du matin, le thermomètre descendant parfois à quinze degrés au-dessous de zéro.

Les santés résistaient vaillamment à ces sautes de températures. Le frère Marie-Raphaël Goulesque fut emporté moins par la maladie que par l'oxyde de carbone d'un *brasero* mal allumé. Ce jour-là, 25 janvier 1881,

j'écrivis dans mon memento : « très douce mort du frère Marie-Raphaël. Mon Dieu, donnez-moi sa simplicité ». Il écrivait beaucoup, révélant naïvement son âme, et le récit de sa courte vie a sans doute édifié bien des novices. Une épreuve plus cruelle fut l'aliénation mentale du père Lassalle, jeune lecteur d'une grande espérance et très aimé de ses élèves.

Les peuples heureux n'ont pas d'histoire, dit-on, ni les étudiants appliqués à s'approprier la doctrine de saint Thomas, enracinée dans leur esprit et le fécondant ensuite comme une sève. Aussi le grand événement fut-il l'initiative prise par le père Vilanova de lui rendre son éclat sur le sol, dit un cantique, « qui l'a le plus admiré ». Comme presque tous, le père Gilles avait appris l'espagnol, mais il le parlait selon les lois d'une grammaire assez particulière, et avec un accent qui eût dérouté Sancho Pança et plus encore Don Quichotte. Néanmoins, il obtint la permission d'ouvrir à l'Université des leçons sur les célèbres preuves de l'existence de Dieu, d'après la *Somme*. On avait fait choix d'une belle salle, qui pouvait contenir deux cents personnes.

Les Espagnols d'alors avaient encore la théologie dans le sang ; j'ai vu un laïc très simplement vêtu lire Billuart dans un wagon de troisième classe sans se laisser troubler par la guitare que pinçait un gendarme, surveillant du train. Les gens de Salamanque furent enthousiasmés. Je les comprenais bien, moi qui n'avais pu retenir mes larmes à la première audition, en classe de dogme, de cette parole lucide, entraînante, dont toute l'éloquence était dans l'analyse serrée de l'article de l'Ange de l'école. Le public dut se transporter, dès la seconde séance, dans la salle du *paraninfo*, nous dirions dans l'*aula magna de l'Université*, qui fut comble à son tour. Le succès fut tel que les Jésuites demandèrent à y collaborer, et je crois entendre encore un père, venu exprès de Madrid, exposer dans le plus pur castillan la preuve de l'existence de Dieu par l'ordre du monde. L'espagnol du père Vilanova en pâlit mais non la splendeur de l'idée.

Notre départ termina cette campagne doctrinale d'une inspiration si haute. Plus tard, le père Vilanova prononça à Saint-Sernin de Toulouse le panégyrique de saint Thomas. Mais il entendait toujours la voix de ses Indiens des Antipodes, et enfin il partit pour le Brésil, avec celui qui devait être M^{gr} Carrérot (20 septembre 1887).

Une fois seulement pénétra dans notre Thébaidé un bruit du dehors. On craignait des troubles révolutionnaires à la mort du roi Alphonse XII. En revenant de la promenade, nous passâmes devant un ouvrier qui effilait un coutelas :

Frères, frères, disait-il avec un geste significatif, on vous a chassés de France ; nous autres, Espagnols, nous ne nous payons pas de cette monnaie, nous exigeons le prix du sang.

Et pourtant la noble Espagne du *Cid Campeador* fut prise alors d'un scrupule chevaleresque. La reine veuve Marie-Christine était enceinte. L'élite du pays ne consentit pas à se montrer brutale envers cette femme et cette mère. Le calme ne fut pas troublé un seul instant. Et quand Alphonse XIII naquit, on se félicita d'avoir un roi. La fermeté, le sens politique, surtout la bonne grâce de la pieuse souveraine avait déjà gagné les cœurs.

Nous étions donc assurés de la paix religieuse. Mais enfin, nous étions sur un sol étranger. Dès qu'il devint probable que les pouvoirs publics de notre pays, gagnés à la modération par le génie de Léon XIII, étaient disposés à ne pas exécuter sans ménagements les délais de proscription, nous fûmes ramenés en France. Et chacun s'efforça de dépenser, au poste qui lui fut marqué, ce qu'il avait acquis de force spirituelle dans le studieux recueillement de Salamanque.

Et maintenant, chers et cuisants souvenirs, de tant de grâces reçues, de tant de grâces rebutées, envoyez-vous, mués en prières, vers l'autel du Rosaire sur lequel, pour la première fois, j'ai dit la messe. Daigne la Vierge très pure que les Espagnols ont tant aimée, les sauver par sa toute-puissante intercession.

www.mj-lagrange.org